rétablissement. Dis-lui, je te prie, avec quelle satisfaction j'ai appris qu'il était mieux ; espérons que ce mieux ira toujours en augmentant, et que bientôt il sera tout à fait rétabli. Tu me demandes des nouvelles de la petite Duchaux ; il y a bien de l'intermittence dans sa conduite, mais cette enfant a un bon coeur. Lorsque je lui ai dit que ton mari souffrait beaucoup, tout de suite elle m'a dit : « *Ma Mère, je vais faire une neuvaine pour lui.* » Elle a bien des défauts, mais ces défauts diminueront avec le temps et, la piété prenant le dessus, j'espère que ce sera un bon sujet.

Madame Perroud, née Mayet
À Villefranche, département du Rhône.

Doc. XVIII

DE LA CONDUITE de l'abbé F. X. Pousset envers la Servante de Dieu en 1836.
— *Des documents examinés ci-après.*

Vers la fin de 1835, la Servante de Dieu s'était trouvée sans chapelain. Le Père Rey, qui l'avait courageusement soutenue dans ses œuvres depuis 1828, était parti à l'improviste (Doc. XXVII, *Histoire*, p. 601).

La Fondatrice sollicite de Mgr de Pins la nomination d'un nouveau chapelain qui soit en même temps capable de l'aider à mettre les dernières retouches à la rédaction des Règles, auxquelles elle avait consacré un travail attentif depuis de nombreuses années et qu'elle désirait présenter à l'approbation de Rome (Doc. XXVII, *Histoire*, p. 621). La nomination tomba sur François-Xavier Pousset, prêtre du diocèse de Bourges ; entre-temps, l'abbé Nicolas des Garets avait rempli l'office de chapelain (cf. Doc. XXVII, p. 620, note 5). Pour que nous puissions objectivement interpréter cette page de la vie de la Servante de Dieu, il nous faut connaître de plus près la personnalité du nouveau chapelain.

M. Pousset appartenait à une famille modeste de cultivateurs de Bourges. Il était le sixième enfant de Charles et de Marguerite Thibaud qui s'étaient mariés le 3 octobre 1781. Né le 30 novembre 1794, il reçoit les prénoms de François-André, comme le prouve son acte de naissance (cf. Bourges, Archives départementales, 5-3 E, 1171). Plus tard, sa signature est plus fréquemment François-Xavier, parfois André-Augustin et même François-Xavier-André-Augustin-Marie ; ces variantes ont parfois causé des difficultés pour son identification.

Ordonné prêtre le 26 juillet 1818 à Bourges, successivement, il fut vicaire à Saint-Amand (Cher), desservant à Prissac (Indre), curé à Buzançais (Indre) et, enfin, curé de St-Génitour à Le Blanc (Indre) (cf. Registres paroissiaux). De là, atterré par les événements politiques de 1830, il s'enfuit (*infra* 1), se réfugiant dans sa famille à Bourges ; peu de temps après, il fut nommé professeur au petit séminaire diocésain. Grâce aux registres paroissiaux, on peut suivre la présence successive de M. Pousset dans ces divers lieux. On notera que dans la paroisse de Prissac, plusieurs actes antérieurs à sa nomination ont été signés par lui, tandis que d'autres, au cours de diverses périodes, en sont privés. Le 12 juin 1832, il entre au noviciat de la Compagnie de Jésus qui venait de s'ouvrir à Fribourg (Suisse). Dans le catalogue qui est conservé aux Archives générales des Jésuites, à Rome, on peut relever les dates suivantes : Pousset, François-Xavier, né le 30 novembre 1794. – Entré le 12 juin 1832 – Novice, 1^{re} année, Fribourg, 2^o Staviaci, 1833 – Novice, 2^e année, Lyon, oper. 1834 – A quitté, 1835.

N'ayant pu rester dans la Compagnie de Jésus, il tenta d'obtenir un poste dans l'archidiocèse de Paris (cf. *A. A. Lyon, « Dossier Mgr de Pins »*, deux lettres du marquis Mirepoix, 1835, et une de l'abbé Pousset, le 30 décembre 1835) ; le P. Pousset sollicite de Mgr de Pins son admission dans le diocèse de Lyon. Comme cette demande arrive en même temps que celle de la Servante de Dieu au sujet d'un chapelain, l'administrateur apostolique put satisfaire l'un et l'autre désir par une seule nomination. Cette nomination porte la date du 13 février 1836 (cf. *A. A. Lyon, Approbation 1803-1846*), mais à la date du 4 février, le P. Pousset exerce déjà son ministère à Fourvière (cf. *A. G. Rome, Libro mastro, Lyon 1837-1839*, p. 15).

Le Père Pousset a été, sans aucun doute, l'instrument le plus efficace pour la sanctification de la Servante de Dieu au cours de la dernière année de son existence. Il semblerait que l'insuccès du Père Pousset à entrer dans la Compagnie de Jésus lui ait laissé une certaine aversion pour tout ce qui est de saint Ignace. Si nous unissons ce trait à celui d'un caractère autoritaire, nous comprenons que, à peine entré dans la maison de Fourvière, il s'oppose à la Servante de Dieu. Celle-ci, consciente de sa responsabilité de Fondatrice, s'emploie avec toute l'énergie de son caractère, en dépit de l'affaiblissement de ses forces physiques, à maintenir dans sa Congrégation l'esprit et la forme qu'elle lui avait donnés depuis son origine. *L'Histoire*, p. 620, nous dit que la Servante de Dieu ne pouvait laisser au Père Pousset le droit de tout diriger et de tout transformer au gré de son caprice en se considérant comme supérieur absolu. De là, des divergences dans les intentions et les méthodes, des reproches amers que la Servante de Dieu eut à endurer quotidiennement. « Elle n'eut plus la paix, dit Soeur Saint-Bernard, à partir du moment où le Père Pousset entra dans la maison. »

Mère Saint-Ignace tâchait de cacher à la communauté la lutte sourde que le chapelain lui livrait quotidiennement ; cependant, la communauté ne fut pas sans s'en apercevoir (*Doc. XXVII, Histoire*, p. 621). Les modifications introduites dans la formule des procès-verbaux de profession (*infra*, 2) et la scène qui se déroule quand le Père Pousset donne le sacrement des malades à la Servante de Dieu (cf. *Doc. XXVII*, p. 622-623) sont des indications claires de ce qu'elle a dû souffrir longtemps et héroïquement. Après la mort de la Servante de Dieu,

au moins selon les apparences, le Père Pousset continue à exercer son ministère à Fourvière, en accord avec la supérieure générale qui a succédé à la Fondatrice. Pendant quelque temps, elle est docile aux directives du chapelain, elle admet les modifications que nous pouvons reconnaître dans les Registres officiels de la Congrégation. Mais, en 1848, il y a une rupture entre Mère Saint-André et le Père Pousset. La confirmation nous en est donnée par plusieurs lettres du vicaire général de Verdun d'alors, J. Rossat (Doc. XXVII, *Histoire*, p. 649, note 1), qui fait allusion à cette scission entre 1848 et 1849. C'est ainsi que nous lisons dans une lettre du 10 mars 1848 : « Je viens d'apprendre avec douleur la dévastation de votre maison de Fourvière, la dispersion de votre Communauté entière et les pertes nombreuses qui malheureusement en sont la suite... On me dit que M. Pousset s'est sauvé, on ne sait où... » Et le 31 janvier 1849 : « Je n'ai pas écrit à M. Pousset depuis mon retour à Verdun, je n'ai reçu pareillement aucune lettre de lui ; il s'ensuit de là que je ne sais en aucune manière ce qu'il compte faire à l'égard de votre Congrégation. Je regrette sincèrement que cette espèce de rupture entre votre Congrégation et lui ait eu lieu ». Et le 28 novembre 1849 : « Je suis désolée de savoir qu'il vous a été impossible de vous entendre avec M. Pousset » (cf. *A. G. Rome, Lettres de M. Rossat*).

À partir de 1843, outre le Père Pousset, chapelain de la Maison mère et du pensionnat, le Père Vincent Coindre, frère cadet du Père André, déchargé de ses fonctions de directeur des Frères du Sacré-Coeur le 12 septembre 1841, exerce à Fourvière les fonctions d'aumônier de la *Providence* († 12-01-1858). La chute de Louis-Philippe en 1848 et la proclamation de la République en France sont à l'origine de désordres graves : on saccage et incendie plusieurs maisons religieuses, et une des plus endommagées fut la *Providence*. Le Père Vincent Coindre, au risque de sa vie, déguisé et paraissant uni aux révolutionnaires, réussit dans ces tristes circonstances à éviter de plus grands maux. Son action sera reconnue plus tard par une décoration. Le lendemain de l'incendie, il s'emploie à exhorter des parents et des amis à recevoir les religieuses et les élèves de la *Providence* et il continue à veiller à leur sécurité jusqu'à ce que la situation redevienne normale. Quant au Père Pousset, il disparut au premier signe de danger. Ce n'est que quelques mois plus tard qu'on apprit qu'il se trouvait à Vernaison, dans la maison des prêtres âgés ou malades ; le vicaire général du Puy, le Père Montagnac, l'y rencontra « dans un état tout à fait triste » (cf. *A. G. Rome, lettre de M. Saint-Bruno, 16 décembre 1848*).

La maison de Vernaison qui existe toujours avait été inaugurée, mais elle n'était pas terminée lorsque le Père Pousset s'y était retiré. L'origine de l'institution remonte à 1735, année où le clergé lyonnais sollicita et obtint de l'archevêque, Mgr de Rochebonne, la création de l'établissement qui s'appelait au commencement « Séminaire St-Pothin » et qui s'élevait à la Croix-Rousse. Le 27 avril 1738, le même clergé demande l'aide du diocèse tout entier. Nous donnons un extrait dans lequel nous voyons la nature et la fin de l'hospice au moment de sa fondation qui sont restées les mêmes de nos jours, malgré les vicissitudes : « Voici un objet véritablement digne de votre zèle et de votre charité... de procurer aux prêtres du Dieu vivant un puissant moyen de sanctification et de salut et d'empêcher que le caractère

sacerdotal ne soit exposé à un avilissement honteux... N'est-il pas désolant de voir des personnes qui ont vieilli dans l'exercice des fonctions saintes et qui se sont épuisées par un travail long et assidu ne point trouver d'asile, où elles puissent se retirer et prendre quelque temps pour se disposer au terrible passage du temps à l'éternité ? N'est-il pas déplorable de voir des prêtres, ces hommes si respectables... devenir le rebut du monde : les uns mendier honteusement, loger dans des lieux peu séants à leur caractère et réduits trop souvent à mourir dans la privation des secours les plus essentiels ; d'autres exposés à occuper des postes que leurs infirmités ou leur grand âge ne leur permettent plus de servir, ou de célébrer la sainte messe étant aveugles ou si incommodés qu'ils ne peuvent le faire qu'avec indécence ? Plusieurs enfin qui, ayant eu le malheur de tomber dans la démence ou dans une notable faiblesse d'esprit, sont errants dans les campagnes et deviennent ainsi un spectacle bien affligeant ? »

En 1745, le Séminaire St-Pothin fut transféré dans l'île Barbe ; il fut supprimé par l'archevêque Malvin de Montazet, en 1782.

Très modestement, il fut rétabli à Fourvière en 1806 jusqu'à ce que, en 1846, le zèle et la générosité du cardinal de Bonald lui procurent la magnifique propriété de Vernaison où commence une nouvelle étape sous le nom d'*Hospice de St-François-de-Sales* (cf. M. BARBIER, *Notes historiques sur la Maison de retraite des prêtres du diocèse de Lyon*, Lyon 1899).

L'auteur de l'œuvre citée ci-dessus, M. Barbier, nommé supérieur de la maison en 1892, publia l'édifiante nécrologie de 164 prêtres morts dans la maison jusqu'en 1898. Il parle des maladies supportées par 105 d'entre eux : 7 cancéreux, 11 cardiaques, 27 tuberculeux et 34 malades mentaux ou névrosés qu'il appelle épileptiques, têtes très malades, malades imaginaires, affectés d'infantilisme, obsédés du démon, têtes complètement vides, etc. En ce qui concerne le Père Pousset, il nous dit qu'il est retombé en enfance et qu'il se croyait encore chapelain de la maison de Fourvière. Le Père Pousset demeura trente ans dans cet hospice et y mourut le 28 août 1878.

Nous avons visité la maison de Vernaison en juin 1960 recherchant des détails concernant le Père Pousset. Le chanoine Jean-Marie Fayolle, supérieur de l'hospice depuis 1951, nous a dit que le fait d'être dans cette maison à l'âge de 54 ans et dans un triste état, puis d'y être resté 30 ans, et cela joint à d'autres circonstances révélait clairement qu'il s'agissait d'un malade mental. Cette catégorie de malades pouvait demeurer dans cette maison jusqu'à ce qu'ils deviennent dangereux ; à ce moment-là, on les confiait à l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu ou à l'Antiquaille.

La façon d'agir de M. Pousset, en ce qui concerne la Servante de Dieu, ne pouvait s'expliquer si elle provenait d'une personne normale. Les psychiatres Y. Emeric de Lyon, C. Velasco Vazquez de Madrid et N. Ancochea de Barcelone, ont étudié « le cas Pousset » et,

à l'aide des faits que nous leur avons soumis, sont d'accord en presque tous les points de leur diagnostic et considèrent que ce cas relève de la psychiatrie.

1

Notice biographique du Père F. X. Pousset, 1874. — De l'original conservé dans les Archives paroissiales de St-Génitour, Le Blanc (Indre).

Dans un registre (34 x 22 cm) intitulé « Liste des curés de St-Génitour depuis 1442, d'après un relevé chronologique mêlé de quelques notes biographiques et fait en 1776 par M. de Lacoux de Marivaux, curé de St-Génitour », se trouve la notice biographique que nous reproduisons dans ce document écrit par le curé Stéphane-Alexandre Bazin, en 1874.

L'auteur semble, en général, bien informé puisque les détails concernant la naissance, l'ordination sacerdotale, etc., sont exacts. Il omet, cependant, l'entrée de M. Pousset dans la Compagnie de Jésus et les années où il fut chapelain à Fourvière ; il résume cette période dans cette phrase : « fut admis dans le diocèse de Lyon ». L'auteur commet certainement une erreur en disant : « à la suite d'une émeute qu'il aurait calmée, il a reçu la décoration de la Légion d'honneur » (cf. *infra*, note).

Certains faits contenus dans la notice méritent d'être notés :

a) En 1830, « sous le coup de la crainte » que les événements politiques lui inspiraient, il s'enfuit de sa paroisse et l'abandonne pour toujours. Cette conduite se répète en 1848, à Fourvière, dans des conditions identiques.

b) « ... on disait trop sévère dans la pratique... », tandis que d'autres affirment le contraire. Cette dualité du caractère de M. Pousset se reflète dans les différentes estimations de ceux qui l'ont connu lorsqu'il était curé du Blanc. Il manifeste la même disparité de caractère à Fourvière où, tandis qu'il se montre très dur envers la Servante de Dieu, il est aimable avec Mère Saint-André et avec d'autres religieuses durant la période 1837-1848.

c) Les dernières lignes de la *Notice* doivent être interprétées à la lumière de ce que les témoins de Vernaison nous disent : « Il était tombé en enfance et se croyait encore à Jésus-Marie. »

François-Xavier-André-Auguste Pousset, né à Bourges le 30 novembre 1794 ; bachelier ès lettres de l'Académie de Bourges, d'abord desservant de Prissac, puis curé de Buzançais, vint de cette paroisse à celle de St-Génitour du Blanc le 14 mars 1828 ; démissionnaire le 1^{er} août 1830, il quitta Le Blanc sous le coup

de la crainte que lui inspiraient les événements politiques de l'époque et effrayé par certaines menaces des ennemis que son zèle lui avait suscités dans sa paroisse. Les conseils de M. Moreau, son vicaire, encore plus effrayé que lui, furent pour beaucoup dans la résolution qui lui fit prendre la fuite ; son domicile a été violé par les meneurs toujours sous prétexte de perquisition. On le disait trop sévère dans la pratique, mais les personnes les plus intelligentes qu'il a dirigées affirment le contraire. La malveillance, toujours disposée à paralyser par calomnie le ministère d'un prêtre qui fait le bien, laissait planer un nuage sur ses rapports de direction avec une pieuse personne, Mlle ..., qui, par une disposition toute providentielle, laissa à sa mort dans la correspondance écrite de M. Pousset la justification la plus complète. M. Adrien Bernard, ancien président du Tribunal civil du Blanc, un des hommes les plus intelligents, les plus honorables et les plus dignes d'estime de ce pays, trouvait dans cette correspondance qu'il avait lue quelque chose de celle des Bossuet et des Fénélon.

M. Pousset, après quelque temps passé au Petit Séminaire de Bourges, où il professa la 4^e, fut admis dans le diocèse de Lyon où, à la suite d'une émeute qu'il aurait calmée, reçut la décoration de la Légion d'honneur.¹ En 1874, pendant que j'écris ces lignes, ce vénérable vétéran du sacerdoce se prépare à l'éternité dans la retraite. La prière est sa grande, ou plutôt son unique occupation.

2

Procès-verbaux des professions, Lyon 1836. — De l'original conservé dans les *A. G. Rome*, Registre VI.

Nous transcrivons ici deux procès-verbaux du Registre VI des professions et qui correspondent à l'année 1836, dernières cérémonies présidées par la Servante de Dieu et premières auxquelles le Père Pousset prend part.

a)

Le procès-verbal du 25 mars conserve la forme habituelle et on notera qu'il se termine, comme les précédents, par la phrase : « dans notre chère Congrégation, selon la Règle de saint

1 L'auteur l'a confondu ici avec le Père Rey, lui aussi chapelain de Jésus-Marie à Fourvière, Lyon, et qui a reçu la décoration dont il est question (*A. G. Rome*, renseignements des Archives nationales de Paris).

Augustin et les Constitutions de saint Ignace, en présence de... ». Il s'agit de l'acte de profession de Mère Saint-Louis (Élisabeth Levrat) qui mourut à Lyon le 25 juin 1853 ; elle était la soeur de Mère Sainte-Marie qui fut assistante générale (cf. Doc. XXVII, *Histoire*, p. 627, note 2). L'acte porte les signatures des MM. Cattet et Pousset, des Mères Saint-André, Saint-Paul et Saint-François.

L'an mil huit cent trente-six, le vingt-cinq mars, nous, soussignées, Supérieures et Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie, capitulairement assemblées, après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit, ayant éprouvé dans le noviciat pendant 2 ans et fait examiner selon nos Statuts notre chère fille Élisabeth Levrat, fille légitime de François Levrat et de Marie Guingard, avec l'autorisation de M. Cattet, vicaire général, l'avons admise à la sainte profession. Elle l'a faite volontairement et librement entre les mains de notre très honoré Père supérieur, dans notre chapelle, à Fourvière, en faisant les vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour 3 ans dans notre chère Congrégation, *selon la Règle de saint Augustin et les Constitutions de saint Ignace*, en présence de :

Cattet, v. g., l'abbé Pousset, aumônier, Marie Saint-André, Marie Saint-François, Marie Saint-Paul.

b)

Le 6 octobre 1836, une cérémonie de trois professions se déroule à Lyon ; les trois actes qui s'y réfèrent sont identiques, excepté les faits concernant chaque religieuse. Nous reproduisons le premier acte qui concerne Mère Saint-Léon, Joséphine Maissat, fille de Jean et de Marie-Antoinette Gueyton, née le 21 septembre 1816 à Annonay (Ardèche) ; le premier mai 1834, elle entre dans la Congrégation ; en 1850, elle part pour l'Inde où, pendant bien des années, elle accomplit la charge de supérieure et elle meurt à Bombay le 10 décembre 1888.

Nous relevons dans cet acte les particularités suivantes : les mots « et les Constitutions de saint Ignace » ont été remplacés par « et nos Statuts » ; on a raturé auparavant le mot « Constitutions » qui est encore lisible. Les actes antérieurs (cf. *infra*, a) se terminaient par la formule : « Constitutions de saint Ignace en présence de : » et suivaient les signatures des témoins. Dans ces actes, M. Pousset a ajouté de sa propre main : « M. l'abbé Pousset, aumônier de la maison, qui a signé avec nous », et suivent les signatures : l'abbé Pousset, aumônier ; Cattet, v.g. ; Marie Saint-André, Marie Sainte-Thérèse, Marie Saint-François, Marie Saint-Paul.

L'an 1836, le 6 octobre, nous, soussignées, Supérieures et Soeurs des Saints Coeurs de Jésus et de Marie, capitulairement assemblées, après avoir imploré les

lumières du Saint-Esprit, ayant éprouvé dans le noviciat pendant deux ans et fait examiner selon nos Statuts la très chère fille Joséphine Maissat, Soeur Marie Saint-Léon, âgée de 20 ans, native d'Annonay, département de l'Ardèche, fille légitime de Joseph Maissat et d'Antoinette Gueyton, nous l'avons admise à la profession ; elle l'a faite volontairement et librement dans les mains de notre très honoré Père supérieur, M. Cattet, vicaire général, dans notre chapelle, à Fourvière, en faisant les voeux simples perpétuels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance dans notre chère Congrégation, *selon la Règle de saint Augustin et nos Statuts*, en présence de M. l'abbé Pousset, aumônier de la maison, qui a signé avec nous.

Cattet, v. g., l'abbé Pousset, aumônier, Marie Saint-André, Marie Saint-François, Marie Saint-Paul, Marie Sainte-Thérèse.

Doc. XIX

DOCUMENTS CONCERNANT LES CONSTITUTIONS de la Congrégation des Sacrés Coeurs de Jésus et de Marie, 1837-1843.

Les parties de ce Document dépassent chronologiquement la date de la mort de la Servante de Dieu ; cependant, à cause du caractère particulier des détails recueillis, il nous a semblé bon de les citer ici.

Claudine Thévenet et ses premières compagnes, qui se sont jointes à elle vers la fin de l'année 1818, aux Pierres-Plantées, pour donner naissance à leur nouvelle Congrégation religieuse, ont observé le règlement de l'Association (cf. Doc. IV, 1, p. 50). À une date non précisée, mais qui est antérieure au mois de septembre 1821, le Père André Coindre ajouta quelques règles qui indiquent la ligne générale de conduite pour une vie religieuse (Doc. VIII, p. 200). De 1821 jusqu'à sa mort (30 mai 1826), le Père André Coindre travaillait en collaboration avec la Servante de Dieu à la rédaction d'une Règle qui serait devenue définitive après quelque temps d'essai, car « les lois et les règlements, dit le Père Coindre dans la lettre du 25 février 1826, ne sont parfaits que lorsque l'expérience a fait connaître ce qu'il faut faire ou éviter » (cf. Rome, Archives générales des Frères du Sacré-Coeur).

Entre-temps, le Père Coindre et Mère Saint-Ignace avaient présenté à l'approbation de Mgr de Pins (1825) des statuts dont on ne connaît pas le texte (cf. Doc. XIV, p. 259), mais qui étaient, sans aucun doute, un résumé du travail qui se trouvait en préparation.